CHAPITRE 17 : A LA PORTE D'ALBÂTRE

Il fallait traverser toute la Ville Basse pour accéder à la Porte d'Albâtre. Il ne s'agissait pas des portes et poternes de Haute-Ville, mais bien de l'accès général à la Cité : quelques années auparavant, Aelenor avait fait construire sur la route, à quelques mètres des premières bâtisses, un magnifique monument d'albâtre, avec deux structures ornementales symétriques entourant une double porte immense. Cette porte était restée ouverte pendant douze ans, sans même un garde en faction. Mais les temps étaient en train de changer, et c'était la première fois qu'elle voyait la Porte close. Ses deux vantaux de bois, si lourds qu'il fallait deux hommes pour les pousser, n'étaient pas rabattus, mais une grille superbe, aux délicates arabesques de métal, barrait le passage.

Aelenor, en se promenant dans la Ville Basse, avait adopté cet état d'esprit à la fois disponible et ouvert qui était indispensable à la gouvernance. Il fallait prendre le temps de sortir, de regarder, de parler, sans autre intention que de se mettre à l'écoute du rythme de la Cité. Elle y consacrait toujours un temps quotidien - et cette façon de respirer Albâtre lui permettait d'en humer les parfums les plus subtils. Comme un artiste cherchant l'inspiration dans un simple frottement au monde, elle laissait germer, pousser et éclore en elle des idées d'embellissement et d'amélioration. Elle ne savait jamais au juste ce que ses promenades allaient lui apporter - mais il était rare qu'elle revînt bredouille de ses déambulations rêveuses. Aujourd'hui, la traversée de la Ville Basse, qui commençait à tomber en décrépitude, lui avait inspiré des envies de rénovation. On n'avait pas besoin de nouveaux logements, certes, mais cela viendrait peut-être, et, de toutes façons, cela prendrait du temps. Il faudrait peut-être redessiner les rues. Ses yeux chargés de souvenirs s'étaient posés sur les façades noirâtres, les boiseries vermoulues. Elle avait vu, en même temps, trois Villes Basses - celle du passé, où s'agitaient les fantômes bruyants des Bas-Citoyens - celle du présent, presque déserte, et qui paraissait la tombe de l'autre - et celle de l'avenir, blanche et gracieuse, parcourue de citoyens tranquilles. La vision de la Porte la conforta dans cette idée : plutôt que d'être un tache blanche et élégante dans ce marais de boue et de bois qu'était devenue

la Ville Basse, la Porte devait donner le la, être le fer de lance de la future rénovation. Un jour, elle serait simplement en harmonie avec le reste - il suffisait de le vouloir.

De la même façon que les souvenirs personnels et les rêveries politiques se superposaient dans sa vision, Aelenor était à la fois individuelle et sociale, incapable de faire la part de ses fonctions dans la plupart des moments de sa vie. Elle songea, comme souvent, aux enseignements que lui avait prodigués Naïma sur les différents niveaux d'existence et de conscience : le fait d'être un regard universel, une conscience humaine et impersonnelle, le fait d'appartenir à une culture précise, le fait d'être une personne singulière. « Notre liberté est absolue, mais elle est minuscule », lui avait dit Naïma. « Notre liberté n'est pas dans notre être mais dans notre oeuvre. »

Elle arrivait devant la Porte, et rencontra les deux Citoyens qui étaient d'astreinte : une femme entre deux âges, et un jeune homme, qui paraissaient heureux de la distraction que représentait sa visite. Aelenor leur fit un salut gestuel, et leur sourit.

- Personne ne s'est présenté ?
- Non, personne pour le moment, répondit la femme.
- Et le temps est bien long, n'est-ce pas ?
- En effet.
- D'après mes calculs, et si les informations de Keller sont exactes, les premiers citadins des Cités Portuaires ne devraient pas tarder à se présenter. Tout est-il prêt pour les accueillir ?
- Oui, nous avons fait et refait le tour. Les hangars ont été aménagés selon vos ordres. Des lits, des vivres pour plusieurs semaines, un mobilier rudimentaire, de quoi faire du feu pour cuisiner, une citerne d'eau, des couvertures, une fosse d'aisance.

Aelenor jeta un oeil vers les hangars, qui se situaient au-delà d'un petit ruisseau qui traversait la route. Elle se demandait si elle devait aller vérifier par elle-même les conditions d'accueil lorsque sa réflexion fut interrompue par une silhouette qui arrivait à longs pas rapides. Elle projeta immédiatement son esprit, et découvrit une activité spirituelle intense. La personne qui arrivait savait utiliser l'Esprit, et son intrusion mentale fut remarquée, et repoussée avec une obligeante fermeté.

- C’est un homme qui sait utiliser l’Esprit, dit-elle à ses concitoyens, tandis que l’homme, habillé d’un riche vêtement noir brodé de vert, s’approchait.
- Je croyais que les gens des Cités Portuaires ne savaient pas utiliser l'Esprit ? demanda le jeune homme.
- La plupart ne savent pas. Seuls les prêtres ont accès à cette maîtrise.
- Cet homme là n’a pas l’air de se moucher du pied, maugréa la femme, dont Aelenor supposa qu’elle était originaire de Ville-Basse.
- Bonjour, étranger, cria Aelenor. Pouvez-vous vous arrêter au niveau du hangar ?
- Je ne suis pas infecté, dit Cristome dans une langue noble parfaite. La quarantaine est inutile.
- Je suis navrée, Monsieur, mais la Cité d’Albâtre ne vous accueillera véritablement que lorsque vous aurez passé une dizaine de jours en bonne santé dans ce hangar. Un confort rudimentaire vous y sera offert.
- Dix jours ? répéta Cristome avec mépris. La période d’incubation n’est que de huit jours.
- Je suis Aelenor, gouvernante d’Albâtre. Etes-vous un prêtre de l’Eglise de la Mère? demanda Aelenor pour changer de sujet.
- Oui, je suis le révérend Cristome, répondit l’homme d’un ton las.
- Etes-vous seul sur le chemin ?
- Non. Un groupe de bourgeois me suit, et arrivera dans quelques heures.
- Pourrez-vous leur expliquer les consignes ? Ne pas franchir le gué, rester dans le hangar principal tant que vous êtes en bonne santé, confiner les malades dans le second hangar et cesser tout contact physique avec eux.
- C’est entendu. Pourriez-vous s’il vous plaît transmettre l’annonce de mon arrivée à l’un de vos concitoyens ?
- Lequel ?
- Le dénommé Keller.

Aelenor, un peu surprise, acquiesça.

- Bien sûr. Je lui demanderai de passer vous voir si vous avez besoin d’un entretien urgent.
- Cela concerne la sécurité d’Albâtre, insista Cristome.

- Fort bien, dit Aelenor, de plus en plus intriguée.
- Monsieur, ajouta la femme qui était de faction.

Cristome se tourna vers elle avec un certain mépris, qui montrait qu'il n'était guère habitué à ce qu'un subalterne lui adressât la parole.

- Vous n'avez pas de pierre frontale, qui est obligatoire en Albâtre pour rendre visible l'utilisation de l'Esprit. Nous vous demanderons donc de vous abstenir de toute activité spirituelle.

Cristome éclata d'un rire froid.

- Vous plaisantez ?

Aelenor regarda sa concitoyenne, embarrassée.

- Non, dit-elle. Vous pouvez méditer et vous concentrer, mais évitez toute utilisation impliquant une tierce personne ou un objet.
- Sinon ?

Aelenor fit luire sa pierre frontale.

- *La Cité d'Albâtre ne connaît ni dieu ni maître, et les Lois y sont souveraines. Les privilèges qui fondent votre Cité ont été abolis et sont honnis ici - vous êtes en ces lieux un humble parmi les anonymes, un utilisateur de l'Esprit dans une Cité où vous partagez ce pouvoir avec tous. Quelles que soient vos raisons de chercher asile en Albâtre, dans une Cité sans argent et sans classe, ne vous attendez pas à ce que nous respections les prérogatives liées à votre statut social.*
- Je ne cherche pas asile, corrigea Cristome.
- C'est égal.
- Entendu. Je transmettrai vos consignes aux nouveaux arrivants.
- Et je transmettrai votre message à Keller, dit Aelenor en s'inclinant.

Le prêtre avait tourné les talons, et disparut dans le hangar.

- Ce prêtre ne me dit rien qui vaille, grogna la femme.
- Comment saurons-nous s'il obéit ? demanda le jeune homme.
- Avertissez-moi au moindre doute, à la moindre chose bizarre, à la moindre question. Je vais faire doubler la garde.

Aelenor trouva Keller aux abords de la Frontière - et pendant un court instant l'illusion fut presque parfaite : ils marchaient l'un vers l'autre, à l'ombre de cette bâtisse qui était le lieu de leur rencontre, de leurs amours, et de leurs retrouvailles. La masse de temps et d'événements qui avaient terni leur relation fut momentanément gommée - comme on efface sur une esquisse les traits fautifs qui ont défiguré la figure charmante qu'on avait tracée au début - et toute l'intensité de leur sentiment lui fut restituée. Cela ne dura pas, mais pendant cet instant sa mémoire s'emplit de toutes les sensations du passé, et lorsqu'ils furent face à face, et que le moment présent eut retrouvé toute sa solide consistance, Aelenor fut prise d'un regret poignant.

- Ca ne va pas ? demanda Keller.

Elle comprit qu'il n'avait pas ressenti la même chose, et s'accusa elle-même de sentimentalisme.

- Excuse-moi, j'étais assaillie de souvenirs.

Keller leva les yeux vers la Frontière, l'air grave.

- Nous n'avons pas reparlé, depuis le festival des âges… reprit Aelenor.
- Ce n'était qu'avant-hier, fit remarquer Keller en souriant.
- Je veux dire : nous n'avons pas reparlé de ce qui s'est passé pendant la dernière épreuve.

Keller fronça les sourcils.

- La résistance à la douleur ?
- Précisément.
- Eh bien ?

Aelenor soupira.

- Ne me fais pas l'injure de faire semblant de ne pas comprendre, Keller. Je vous ai vus. Artus qui faisait un effort sur lui-même pour cacher son pouvoir. Et toi, qui l'aidais.

Keller accusa le coup, et il essaya de réfléchir vite.

- J'ai senti la présence qui était sous la Montagne, Keller, et qui a détruit Ireyn - qu'il s'agisse de Sornar ou d'un autre démon, c'était bien là pendant le festival, et vous… vous le saviez. Cela fait deux jours que je réfléchis à cette énigme.
- Tu n'as pas vu Artus ?demanda-t-il pour gagner du temps.

Elle leva les yeux au ciel, dans un geste agacé qui lui était familier.

- Tu sais bien que tous les jeunes gens sont partis fêter leur victoire. Artus, Gretel, Nox… Aucun d'entre eux ne sera visible avant plusieurs jours.
- Pourquoi n'es-tu pas venue m'en parler plus tôt ?
- Je te retourne la question, Keller. Il s'agit de la sécurité de la Cité. Il s'agit d'un ennemi que nous avons combattu ensemble. J'ai beau chercher, je ne vois aucune raison que je puisse admettre pour me cacher cette information essentielle.

Le ton de sa voix était en train de monter - la colère s'éveillait en elle avec une lenteur irrémédiable.

Keller se frotta les yeux et soupira. Puis il la regarda en face. Elle le mettait au défi de lui prouver qu'elle avait tort - et il la comprenait, cent fois.

- Nous avons beaucoup hésité à te le dire.
- Artus est donc bien au courant, lui aussi ! Et Nox ?

Keller eut un léger mouvement de recul, surpris par cette question. Aelenor n'avait deviné que la moitié de la situation - elle ne pouvait donc pas changer d'attitude envers Nox et compromettre le jeu de masques auquel ils se livraient depuis douze ans.

- Artus, seulement. Nox n'utilise pas l'esprit, tu le sais. Nous l'avons tenu totalement à l'écart de tout cela.

Aelenor acquiesca, impatiente.

- C'est la raison pour laquelle j'ai été à Port-Kharys. Pour me renseigner, pour demander de l'aide.
- Et c'est ainsi qu'un prêtre de Porphyre a échoué dans notre quarantaine…

Keller leva un sourcil, mais n'osa pas demander autre chose. Aelenor le sommait de s'expliquer - le reste passait après.

- Artus a découvert cette présence il y a quelques mois, mais il n'était pas sûr de lui au début. Il n'y a pas eu d'agression - seulement… une visite.
- Combien de fois ?
- Trois ou quatre fois.

Keller, qui la connaissait bien, savait qu'Aelenor était en ce moment même partagée - une partie d'elle était furieuse et blessée; l'autre, froidement, examinait les prémisses, déduisait, développait des conclusions.

- Que veut-il à Albâtre, puisqu'il ne la détruit pas ?

Keller choisit, prudemment, de rester sur le terrain rationnel.

- S'il ne la détruit pas, c'est peut-être parce qu'il veut Albâtre, intacte, pour lui.
- Nous n'avons pas la preuve que cet esprit désincarné soit demeuré conscient et intelligent après la rupture avec son corps. Il ne s'agit plus d'une simple projection - le corps de Sornar a refroidi et brûlé. Est-il possible qu'un esprit humain conserve une volonté personnelle, une raison semblable à la nôtre, après un pareil traumatisme psychique ?
- Nous devons parer au pire. Artus pense qu'il demeure malveillant.
- Oui. Nous devons le supposer. S'il est demeuré conscient et continue à poursuivre ses desseins, quels peuvent-ils être ? Le Sornar que nous avons combattu a toujours couru après plus de pouvoir spirituel - mais il est arrivé au stade ultime, où il ne reste rien à désirer… Il pourrait tous nous tuer - pourquoi se donne-t-il la peine de cacher sa présence ?
- Nous pensons… qu'il attend quelque chose.

Keller voyait Aelenor sauter prestement d'idée en idée, sur des crêtes intellectuelles aériennes où lui-même ne s'était déplacé qu'avec lenteur. N'était-il pas stupide de lui cacher la vérité ? N'était-elle pas, entre toutes, la personne la mieux à même de les aider à comprendre et à prévoir ce qui se tramait ? L'écaille qui recouvrait encore ses yeux n'allait-elle pas de toutes façons finir par tomber ?

Aelenor hochait la tête, étudiant la recevabilité de l'hypothèse.

- Il n'est pas maître du temps, admit-elle. Il est possible qu'il doive attendre quelque chose. Mais quoi ? Un événement ? une personne ? De qui, de quoi un esprit tout puissant peut-il dépendre ?

Keller ne répondit rien.

- Qu'as-tu appris auprès des prêtres de Porphyre ?

- Ils sont familiers de cette projection hors du corps, ils la pratiquent même lors de leur liturgie. D'après eux, cet esprit pourrait avoir besoin de fidèles pour augmenter sa puissance.

Aelenor, soudain, redescendit sur terre, et le regard dur qu'elle fixa sur Keller le mit au supplice.

- Il y a un instant, j'étais plongée dans la nostalgie, et voilà que je suis à nouveau furieuse contre toi, dit-elle amèrement. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Keller soupira, et, en guise de réponse, lui caressa la joue.

- Tu ne vas rien répondre ? insista-t-elle en repoussant sa main.

Keller se mordit les lèvres.

- Il n'y a rien à dire pour ma défense, alors, je ne dis rien.
- C'est la deuxième fois que tu refuses de me parler. La dernière fois, tu m'as même contrainte. Tu me caches des informations essentielles à la sécurité de la Cité, tu t'enfermes dans le silence alors même que tu sais que je ne te le pardonnerai jamais. Et je ne comprends pas pourquoi. Qu'arriverait-il de si grave si je savais ? Est-ce que je serais amenée à prendre des décisions, ou à commettre des actions, que tu jugerais dangereuses ?
- Oui, Aelenor. Tu es trop intelligente, et tu as mis le doigts dessus - exactement dessus. Sans même utiliser l'esprit - je me sens comme une horloge démontée sous ton regard perçant. Il est essentiel que tu ne saches pas ce que tu veux savoir - si tu as la moindre confiance en moi et en Artus, tu dois te contenter de cette explication.

Aelenor paraissait presque soulagée, et dit d'un ton moins dur :

- Comment pourrais-je m'en contenter ?
- Je ne sais pas. C'était plus facile quand tu ne savais pas qu'il y avait quelque chose à chercher.
- Et quand comptiez-vous me parler de tout cela ?
- Bientôt, dit Keller évasivement.
- Je vois. Eh bien je te recommande d'aller voir ce révérend Cristome qui est arrivé tout à l'heure. Et quand tu verras Artus, tu pourras lui demander de venir me voir dès que possible - à moins bien sûr que cela ne contrevienne à vos plans mystérieux.

Keller ouvrit la bouche pour se défendre, mais elle avait déjà tourné les talons, et ne se retourna pas. Il se mit donc en route pour la Porte d'Albâtre, anxieux.

Dans le hangar, le groupe tentait de s'organiser. Le révérend Cristome, plongé dans l'écriture d'un vélin, avait à peine salué ses compagnons de voyage lorsqu'ils étaient arrivés éreintés. Il leur avait transmis les consignes, d'une voix claire, et s'était retiré en lui-même, plus efficacement que s'il eût tendu un paravent entre eux et lui. Il ne paraissait entendre ni les meubles que l'on tirait, ni les sacs que l'on ouvrait, ni les phrases qui fusaient en tous sens comme des balles que chacun lançait, et que personne ne prenait la peine de rattraper.

- Haïfa, qu'attendez-vous ? Le petit a faim depuis plus d'une heure, nous avons bien le temps de déballer les paquets…
- Mais Monsieur m'a demandé de faire vite à cause de la menace de pluie…
- Juline, où voulez-vous vous installer ? Par ici, peut-être ?
- Alphen, tu devrais t'occuper des oiseaux, ces bestioles sont fragiles…
- Maman, j'ai faim, et je n'aime pas les galettes que me donne Haïfa.
- Markos, il ne t'échappe pas que nous ne sommes pas chez nous, et tu vas me faire le plaisir de cesser tes caprices !
- De quels oiseaux parlez-vous, Joos ?
- Un couple d'oiseaux-légende que mon mari a eu la charmante idée d'apporter en cadeau au seigneur Keller.

Il y eut un silence, et même le révérend Cristome daigna tourner la tête en direction de Joos. Les oiseaux-légende, en voie d'extinction, coûtaient une fortune. Juline ne cacha pas qu'elle brûlait de curiosité de les voir. Alphen, qui n'était pas peu fier de sa trouvaille, et qui espérait recevoir, par ce cadeau princier, un traitement de faveur à Albâtre, se mit en devoir de débarrasser la cage du lourd velours qui l'occultait, et il y eut un nouveau silence lorsque tout le monde s'approcha pour les voir.

- Pourquoi tu ne veux pas me les donner ? gémit Markos.
- Tais-toi, mange ta galette, chuchota Joos.

Le mâle, d'un rouge sang, ébouriffa ses plumes iridescentes. Il n'y avait pas beaucoup de lumière dans le hangar, et le halo qu'il répandait, comme la lumière filtrée par un vitrail, semblait venir d'un autre monde. La femelle, jaune d'or, était immobile.

- Elle est morte ? demanda Markos.
- Mais non, voyons, dit Alphen, tout en saisissant un petit bâton pour la faire bouger.

L'animal endormi s'ébroua, et ses plumes dorées immédiatement se mirent à irradier. Le révérend Cristome prononça un verset de circonstance, sur la grandeur de l'Oeuvre Maternelle, et alla se rasseoir. Tandis que Joos et Haifa recommençaient à s'affairer, Juline demeura un long moment rêveuse devant les oiseaux fabuleux. Le calme commençait à s'installer dans le hangar lorsque leur attention fut brusquement attirée par l'arrivée d'un nouveau venu.

Il s'agissait d'un homme d'Albâtre, à en juger par sa pierre frontale, mais il avait la mise d'un vagabond. Il était athlétique, et dégageait une impression de maîtrise et de puissance - sa bouche avait ce pli particulier des hommes qui parlent peu.

- Venez-vous d'Albâtre ? s'enquit Alphen avec une froide politesse.
- Oui. Mais cela fait vingt ans que je l'ai quittée, et j'y reviens à peine.
- Ce qui fait de vous un voyageur en quarantaine au même titre que nous, conclut Joos. Nous devons rester ici pendant dix jours, ne pas franchir le gué, isoler les malades éventuels dans le second hangar.

L'homme regarda tour à tour les personnes présentes, et son oeil s'attarda un peu sur Juline.

- Une quarantaine ? des malades ? Que se passe-t-il ?
- La Fièvre Rouge, souffla Haifa en faisant sur sa poitrine le Signe de la Mère.

L'homme acquiesça.

- Fort bien. Je tâcherai de ne pas vous déranger.
- On m'a demandé également, intervint Cristome, de ne pas faire usage de mon pouvoir spirituel. Mais peut-être est-ce différent pour vous qui êtes doté d'une pierre frontale.

L'homme ne semblait pas désireux de faire la conversation, et il choisit un lit, le plus éloigné possible des autres.

- Je suis Juline, et je vous présente le révérend Cristome, le marchand Alphen et son épouse Joos, ainsi que leur fils Markos et leur servante Haifa. Nous venons de Port-Kharys.

L'homme inclina la tête et fit un salut protocolaire ancien.

- Je me nomme Cypher, et serais ravi de vous obliger.

Juline le regardait avec une insistance effrontée. Ce ténébreux lui plaisait, malgré ses haillons - son irruption l'avait tirée de l'ennui abrutissant dans lequel elle se trouvait confinée depuis deux jours. Mais il semblait un peu sauvage, et elle prendrait son temps pour l'apprivoiser. Rien ne pressait, après tout, ils avaient dix jours à passer dans la plus troublante des promiscuités. Elle retourna donc à la contemplation des oiseaux-légende, qu'Alphen était en train de nourrir.

Pher, après avoir déballé ses quelques affaires, ressortit à l'air libre. La pluie menaçait de tomber, mais pour le moment, le ciel d'acier se tenait tranquille. Il y avait dans l'air ce silence et cette électricité particuliers aux instants qui précèdent l'orage. Il se trouvait au pied de la Cité, et avait sur elle une vue en contre-plongée. La Haute-Ville, perdue dans la distance, heurta son regard par sa magnificence débridée et la débauche de son luxe, de ses jardins suspendus, de ses escaliers, de ses statues. Il aperçut un colosse qu'il n'avait jamais vu - une statue de femme, s'il pouvait bien voir. Et son coeur endurci éprouva quelque chose à la vue de cette ville natale. Depuis quinze ans, il n'avait connu que la désolation des souterrains ou la morne humilité de la Cité Monastère. Ici, on n'était pas écrasé par la montagne - on dominait les forêts et les vallées, et on avait taillé la pierre pour lui insuffler toute la légèreté et la grâce possibles. On était plus près du ciel.

Un homme arrivait, de l'intérieur de la Ville, à la Porte d'Albâtre. C'était un Haut-Citoyen d'une cinquantaine d'années qui avait ramené ses cheveux blancs en une queue de cheval - ce détail frappa Pher, car il symbolisait tous les changements qui avaient eu lieu ici. Aucun Haut-Citoyen n'aurait osé sortir avec une pareille coiffure quinze années auparavant - seuls les Bas-Citoyens se permettaient ce genre de laisser-aller. Mais celui-ci avait une pierre frontale - il portait les marques conjointes de la Haute-Ville et de la Basse-Ville : il était un citoyen de la Nouvelle Albâtre. Soudain, cet homme l'appela.

- Monsieur !

Il avait fait appel à l'Esprit pour permettre à sa voix de porter plus loin. Pher s'approcha jusqu'au ruisseau, et fit un salut respectueux.

- Pouvez-vous décliner votre identité, ainsi que celle de tous vos compagnons de quarantaine ?

Pher fit appel à l'esprit, à son tour, pour se souvenir de tout.

- Nous sommes sept pour l'heure. Le révérend Cristome, le marchand Alphen avec sa maisonnée, composée de sa femme Joos, de son fils Markos et de sa servante Haifa, ainsi qu'une femme nommée Juline, également originaire de Port-Kharys. Quant à moi, je m'appelle Cypher, je reviens d'un voyage au long cours, et je retrouve Albâtre où je ne suis pas venu depuis vingt ans.

L'homme semblait intrigué, mais ne posa pas de question.

- Pouvez-vous dire au révérend Cristome, ainsi qu'au marchand Alphen, que Keller les attend ?

Pher s'empressa de rentrer au hangar - ainsi donc, cet hybride était justement Keller… Il transmit le message et ressortit presque aussitôt. Il affecta de se mettre en position de méditation, mais ne cessa d'observer et d'écouter les salutations qui s'échangèrent devant lui. Keller et le marchand échangèrent quelques politesses sans intérêt- qui ne durèrent pas longtemps. Le prêtre, en revanche, s'attarda après que le marchand fut parti, et la conversation qu'il eut avec Keller lui parut plus grave. Pher dut aiguiser ses sens avec l'Esprit pour parvenir à saisir le contenu de leurs paroles, que, malgré la distance, ils n'échangeaient pas à voix haute.

- Je suis content que vous arriviez parmi les premiers, dit Keller.
- La Déesse l'a jugé utile. Ne pouvez-vous contourner la quarantaine ? je ne suis pas infecté, une simple sonde spirituelle vous le dira.
- Les ordres sont stricts, et je ne souhaite pas attirer l'attention sur vous en particulier.
- Je vous confie le soin de me trouver un logement central et tranquille pour la durée de mon séjour.
- Il en sera fait selon vos désirs. N'hésitez pas à me faire mander si vous avez besoin de quelque chose.

Le prêtre de Porphyre inclina presque imperceptiblement la tête, et Keller lui rendit son salut. Puis les deux hommes se séparèrent. Avant de partir, cependant, Keller jeta un regard appuyé dans la direction de Pher, et le dévisagea un moment. Evidemment, il avait une pierre frontale, qui signait son appartenance à Albâtre, et il allait être très difficile de tenir son mensonge. Il parviendrait certes plus facilement à se fondre dans la foule - mais dès qu'on lui poserait des questions précises, il serait embarrassé pour répondre. N'allait-on pas lui demander où il habitait avant de

quitter la Cité ? de quelle famille il venait ? dans quelle Guilde il avait servi ? Il lui faudrait marcher toujours sur le fil - rester évasif, ne pas trop se lier, maîtriser sa langue. Ce dernier point ne devrait pas être trop difficile. Mais si quelqu'un venait à le reconnaître ? Cela paraissait peu probable, car il avait changé, et n'avait jamais fréquenté grand monde, mais cela demeurait possible. Il avait vécu en Haute-Ville. Il songea à dire une semi-vérité : qu'il avait fait partie de la Guilde de l'Ombre, et qu'il avait fui en solitaire la nuit de la Révolution, ainsi qu'un certain nombre de ses Frères, tandis que le gros des troupes suivait Sornar pour une destination inconnue. Ce qui avait motivé sa fuite ? La désertion de Sornar devant l'attaque de la Haute-Ville, qu'il considérait comme une félonie. Cela se tenait. C'était même la version la plus commode.

Il mit fin à sa méditation, et se releva. Des odeurs de cuisine sortaient du hangar, où un foyer de cuisson avait été installé. Pher fut saisi par l'odeur des épices d'Albâtre, qu'il n'avait pas sentie depuis quinze ans, et qui vint chatouiller ses narines avec l'insistance indiscrète d'une vieille amie qui vous a reconnu dans un lieu public. Il ferma les yeux, un bref instant, et se laissa aller à sa réminiscence. C'étaient la muscade, l'ambroise, la santaline, le bouquet de feuilles de lune, qui répandaient leurs arômes délicats. Il se souvint, dans une bouffée intense qui effaça les vingt années d'austérité et de privations qu'il venait de vivre, de l'art de vivre de la Haute-Ville, de ses musiques, des lueurs chaudes des vasques dansant sur l'albâtre luisant, de la gracieuse nudité de ses femmes. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il se trouva face à Juline, qui était sortie pour le chercher - et ce fut comme si elle surgissait de ce parfum capiteux, de ce passé ravivé, comme si elle incarnait tout à coup l'hédonisme lointain de sa jeunesse. Elle était de Port-Kharys, bien sûr, et non d'Albâtre, mais il y avait dans son maintien distingué et lascif, dans son élégance sensuelle, quelque chose qui la rendait semblable aux Hautes-Citoyennes qui reposaient langoureusement dans sa mémoire.

Il lui emboîta le pas, et, comme un personnage des légendes qu'il lisait au Jardin des Caprices, il suivit le sillage du fumet qui l'attirait au foyer.